

ILARIE VORONCA

LA
POÉSIE
COMMUNE

G . L . M .

1 9 3 6

DU MÊME AUTEUR

ULYSSE DANS LA CITÉ Sagittaire

POÈMES PARMI LES HOMMES
 Cahiers du Journal des Poètes

PATMOS Denoël et Steele

PERMIS DE SÉJOUR Corréa

ILARIE VORONCA

LA
POÉSIE
COMMUNE

G . L . M . 1 9 3 6
6 . RUE HUYGHENS . 14 E

C'est quelque chose de lumineux, de doux, que je veux vous annoncer,

A vous tous, hommes d'aujourd'hui et de demain.

C'est pour cela qu'une fois encore j'ai pris les instruments du poète

Car c'est au poète de dire la justice de l'avenir.

Il vient un temps nouveau. Voilà ce dont

Quelques-uns seulement ont eu vent. On eût dit une voile

Qui apparaissait loin au-dessus de l'océan. Un navire

Chargé de tout ce qui manquait aux hommes : du pain et une grande bonté, un grand amour.

Cette joie du cœur de battre non pas pour lui

Mais pour le corps et l'esprit tout entier. Cette joie

Du poète d'écrire non pas pour lui mais pour une foule généreuse,

Cette joie de l'homme de retrouver ses semblables,

Voilà donc ce que je veux vous annoncer :

Le ciel, le printemps, les vacances dont on parlait dans les anciens

Poèmes, seront pour tous dorénavant. Et la beauté,

L'espérance, rendues aux hommes comme la vue aux aveugles.

LA PRESENCE D'UN MORT

Parfois on reconnaît la présence d'un mort.

Il n'a ni mains ni visage. Il est ce brouillard

Qui enveloppe doucement les maisons, les objets, les visiteurs

Réunis là. Il est peut-être cette lumière qui filtre de la chambre à côté.

Ni signes. Ni voix. Mais un espoir indéfini,

Qui annonce un monde meilleur. Cette présence

D'un mort bienveillant comme un nom qu'on voudrait dire

Mais qu'on a oublié. Ou comme une écriture secrète qu'on ne sait plus faire réapparaître.

Non, il n'a que faire de nos sens. Invisible? Visible?

Mais il nous oblige à parler bas. Il nous approche

Les uns des autres. « N'ayez pas peur ». Il se tient là

Avec cette bonté immense dont il voudrait nous faire part.

Au lieu de l'oreille qui entend voudrais-tu être la chose entendue

Et au lieu de l'œil qui voit, ce contour qui est vu?

Non pas le sens, mais l'arôme. Non pas

La bouche, mais ce goût amer ou doux, ce goût d'herbes.

Il n'y a rien dans cette paume. Il n'y a rien

Sous ce front. Non, il n'y a rien sous l'écorce

De ces pieds immobiles. Le vivant, le mort

Sont ailleurs. Ils ne sont jamais là, où nous croyons les voir.

Une brume douce. Une aube qui se lève.
Et ce moment qui s'enfuit. Et cet appel
Faible d'un oiseau. Très tard quand il fait jour
On se rend compte qu'il a été là comme une aurore déjà
lointaine.

« Rien de changé? » Les miroirs, les objets nous retrouvent
« Quelques cheveux gris aux tempes » mais ce n'est rien. Un
sourire plus triste
Et néanmoins le visage a gardé une empreinte
Comme sur les feuilles, une première rosée à peine visible.

C'est ainsi que parfois dans la rue il arrive
Que l'on sente avoir rencontré quelqu'un. On le cherche
Du regard au-dessus de la foule. Il n'y a personne. Et pourtant
On est sûr qu'un ami est là. Et l'on éprouve tout à coup une
gêne, une tristesse indéfinissable.

Qu'avait-il à nous dire ce mort cher? Quel navire
Perdu loin sur les mers? Quels peuples
Nous faisaient signe par sa voix? Mais les mailles
De nos paroles furent trop larges pour retenir son silence.

Cette fumée qui plane au-dessus de nos têtes. Ce vol
Comme un bruit qui s'efface. Et les ombres amicales
Et ces hymnes pour saluer une terre libre.
Cette douce protection, sans paroles, d'un mort.

Ne sont-ce pas les murs qui s'étendent comme des ailes?
N'est-ce pas cette chambre qui se donne au brouillard?

Et l'homme jeune sur l'épaule duquel le vieillard s'appuie
Et le temps nouveau qui mène vers l'amour tous les mots
anciens.

Nous allons tout à l'heure nous mêler nous aussi aux brumes,
Au bruissement imperceptible de ce fantôme vaste,
Et nous serons nous-mêmes la présence d'un mort
Qui veillera près des hommes, heureux, de l'avenir.

VERSION ENCORE TERRESTRE D'UN POÈME

Que puis-je emporter d'ici? Rien n'est à moi :
Une tristesse brusque, une porte qui s'ouvre.
Mon esprit est déjà loin. Mais mon visage
Plane encore au-dessus de cette chambre comme une toile que
l'araignée abandonne.

Par la vitre on voit une maison qu'on est en train de bâtir
On entend des appels lointains et le bruit d'écumes des briques
qui montent.
Les pièces ne sont pas encore finies mais la mort
Comme un feu très doux attend déjà ceux qu'elle réchauffera.

Ah! Certes. Je ne puis rien emporter. Ces larmes
Et ces rires je les laisse là comme des outils
Dont d'autres auront besoin. Et ce chant du mendiant
Qui tremble à la fenêtre comme une pluie fine.

Serai-je encore triste? Serai-je encore heureux?
Rencontrerai-je ces fleurs qui se souviennent de leurs parfums
anciens?
Et cette mer allongée sur le sable comme une femme
amoureuse
Dont les genoux ont un goût de sel et d'herbes pourries?

Il y eut néanmoins des soirs si joyeux. Sans raison,
Sans que l'on sût pourquoi ni comment. Un fruit juteux

Et frais sur les lèvres. Des ruines fastueuses,
Et le cri lumineux de la cigale, dans les saules,

Quand le crépuscule fondait comme un vol de cigognes
Et nul bruit de la ville ne tourmentait le songe.
Quelque part il y avait ces vieillards qui apprenaient à mourir
Petit à petit comme l'on apprend à marcher dans les ténèbres.

O! Non, je ne puis rien emporter. Ni ce souvenir
Du blé qui pousse et qui meurt pour ressusciter dans le fantôme
blanc du pain,
Ni ce visage de l'aimée qui se penchait vers mon visage
Comme un nuage lourd de l'eau du ciel vers un puits lourd de
l'eau de la terre.

Non. Je ne puis rien emporter. Je m'en vais seul
Je laisse derrière moi ces maisons muettes et froides.
Je ne puis rien emporter. Pas même ce poème
Inachevé.

LES MORTS, LES VIVANTS

La ville autour de moi sombrait dans le sommeil,
Dans la nuit. Il y avait ces maisons tristes, pauvres,
Dont les fenêtres n'ouvrent que sur des cours sans air,
Sans lumière. Et cette foule grouillante faite de morts et de
vivants,

Au milieu de laquelle je marchais sans me perdre.
« Que faites-vous là, vous tous? » Il y en avait qui étaient morts
depuis longtemps
Mais nul ne faisait attention à eux. Une clarté de neige
Très douce, enveloppait les rues et les murs.

O! je n'étais plus qu'un souvenir, une allusion vague
Au milieu de cette foule. J'étais comme un navire dont
Toutes les ancres sont levées, prêt à partir
Avec cette tristesse et ces barils de désespoirs au fond des cales,

« Personne parmi vous, pour me reconnaître? Même la route
Est devenue aveugle? » Elle ne pourrait plus
Me conduire vers la mer qui devrait être
Quelque part près de la ville comme un esprit bienfaisant.

C'eût été bon l'appel, le signe d'un ami.
J'hésitais là au seuil de cette vieille auberge
Parmi les charrettes pleines de foin, parmi les clefs qui grincent
Et ces voix entendues dans le sommeil et ces chevaux fantômes.

O! vie! Larmes, joies, qu'êtes-vous donc? Et toi silence
Et toi, douleur qui crois comme un regard plus pénétrant en ma
prunelle?
Et vous vivants et morts réunis là sans vous connaître
Et à travers lesquels je passe comme un mot secret à travers
ce poème.

L'HEURE EST PROCHE

Oeil, tu es ici mais ce que tu vois est ailleurs.
Oreille, tu es là aussi mais ce que tu entends vient de très loin
Sens, vous tous collés à mon corps telles les étiquettes de gares
innombrables sur une valise,
Le toucher contient plus de visages qu'un miroir.

Je vous le dis, nous n'avons plus le temps de faire un choix
Quelques livres seulement; ce sera bien assez.
L'heure est proche : une justice, une beauté sans limites
Sont prêtes à s'avancer à travers notre vie.

La poésie? C'était un passe-temps agréable
Il y avait aussi le tennis, les chasses à courre, les concerts, les
dîners des « gens de lettres »,
« C'est un roman très bien ». « Il aura le grand prix ».
Et l'homme? On passait à côté de lui comme à côté d'un arbre.

Avons-nous assez souffert? Oui, je sais le soir
Il y avait parfois au fond d'un jardin une table si calme :
Les vieux parlaient avec amour du passé. Les jeunes
Imaginaient un avenir lumineux. Et autour

Planaient les parfums, les espoirs comme des feuilles, des
cygnes,
Et une joie simple, un bonheur, un silence
Plus doux que la caresse d'une main aimée... Tout cela

Un mensonge. Oui, tout cela n'est qu'un mensonge dit par un
poète,

Le rêve? La musique? Pour quelques-uns seulement.
La beauté? La paresse? Pour quelques-uns seulement aussi,
Et nous les autres? Les sans nombre? Nous, forces et désespoirs
d'une époque
Que nous restait-il? La couronne de nuages, de la pauvreté et
de la mort.

Et cependant, un matin
En ouvrant les fenêtres nous ne reconnûmes plus le pays
Avions-nous voyagé pendant la nuit? Ou c'étaient nos regards
Qui avaient reçu le charme de transformer ce qu'ils regardaient?

Chaque chose à sa place. Et les hommes
Quand un homme s'avancait parmi eux, les hommes
N'étaient plus pareils aux cercles qui s'éloignent
Quand une pierre vient toucher l'eau.

Etions-nous allés au-devant du temps? Etions-nous
Allés à la rencontre de cette saison énorme
Où brillent les innombrables soleils de l'amitié?
Et la vision prenait-elle la place de l'œil, la chanson celle de
l'oreille?

LA VIE, LE POÈME QUE JE VOUDRAIS ÉCRIRE

Non, ce n'est pas un poème glorieux que je veux écrire.
Non, ce n'est pas un chant plein de finesses et sur lequel
Les connaisseurs s'exclament : o! quelles rimes, quelle forme
impeccable!

Je n'ai que faire
De vos parures et de vos jeux linguistiques.
Je ne connais que quelques mots très pauvres,
Ils n'évoquent aucune vision merveilleuse
Mais bien au contraire, un hôpital ou une prison.

Non, il n'y a aucun décor somptueux,
Il n'y a aucune parole rare
Comme un oiseau empaillé qui vient des îles.
Rien que ces mots de tous les jours, ces mots méprisés, humbles
Pareils aux vieux chiffons dont la fille du mendiant improvise
une poupée suave.

La nuit est devant moi qui me montre le chemin
Il y a ces ruelles tristes, ces hommes silencieux, sans espoir, aux
fenêtres,
Le jour se traîne loin comme un aveugle
Qui ne passera jamais le seuil de leurs portes.

Il doit y avoir pourtant un feu, une parole inconnue
Qui puisse rompre ce charme qui éveille

Une jeunesse, une joie tout au fond endormies,
Comme un palais englouti par les eaux.

C'est l'instant qu'a choisi le destin
Pour prendre la forme d'une voyageuse qui descend du dernier
autobus de nuit.
Son corps est frêle, sa démarche hésite
Et déjà la bouche se remplit d'amour comme d'une saveur
fraîche.

Les ténèbres sont là aussi. Elles favorisent
Les desseins de l'auteur de ce poème. « Mademoiselle,
Vos cheveux, vos yeux sont doux ». Et la voix
Saisit, caresse, mieux que les mains. Elle enveloppe,

Cette figure modeste, cette âme comme une feuille
Sur laquelle les mots laissent leur traces humides de limaces,
Mais est-ce vraiment la peine de raconter tout cela?
Je pourrais parler du visage merveilleux, de l'apparition

Chère au poète. Mensonge. C'était une pauvre, triste fille,
Sans travail. Sans gîte. Elle sortait de l'hôpital.
Et toute la nuit, la toux battit des ailes
Comme un oiseau étrange, dans la chambre.

Ah! Certes ce n'est pas là tout ce que je voulais écrire
Cette souffrance amère... C'est autre chose aussi. Mais les paroles
N'emportent que très peu de ce qui pleure en moi.
Elles sont là, imprimées, indifférentes. Et j'ai envie de crier :
« C'est autre chose. »

Très près, très loin, les villes, les saisons,
Et les couchers de soleil et les vieilles légendes
Que l'on lit dans un roman d'autrefois. Une province
Oubliée. Un voyageur attardé qui frappe

A la porte d'une auberge. Une lampe qui s'allume.
Mais qu'importe à la fin si j'ai réussi à écrire
Le poème que j'ai voulu? Qu'importe
Si je passe à travers une foule inconnue,

Et si la mer s'avance tout à coup parmi ces paroles
Comme une danseuse qui esquisse un joli salut? Qu'importe
Si la pauvre, triste fille a oublié cette histoire,
Si elle ignore qu'un poète parle aux hommes en son nom?

Il y a tant de choses. A-t-on le temps de penser à tout? Les
dîners,
Les réceptions. « Combien de sucre? » Et un sourire
Très étudié accompagne la main qui tend la tasse de thé,
« Nous avons une chanteuse brésilienne »... « Et le grand Poète,

Est là lui aussi » « Il nous lira des poèmes »
« Mais oui, c'est une soirée charmante ». Les murmures
D'approbation. Puis les ombres qui noircissent les mains comme
la suie.
Ces heures qui s'effacent... Que reste-t-il encore?

Je sais, une chambre, puis une autre
Parfumées, riches, silencieuses comme les notes
Basses, d'un piano... Dehors la fraîcheur, les voitures
De plus en plus légères, dissoutes comme des fantômes,

Et ensuite ces mots qui tombent sur le papier comme de la
cendre
Pour sécher d'autres mots secrets, invisibles.
Ces odeurs salines, et ces aurores couronnées d'herbes
Et la vie, le poème, humbles, que je voudrais écrire.

LA CONTREE DU POETE

J'ai vu des hommes se concerter, sous les arbres complices.
Ils parlaient silencieusement, en faisant de grands signes,
« Ici, on élèvera un mur, une porte, une fenêtre ». Puis ils
collaient
L'oreille à la terre, pour entendre le bruit de sabots jeunes de
l'avenir.

Les jours sont-ils plus courts? Et l'espoir
Comme un oiseau qui aime la lumière s'éloigne-t-il
De ces contrées? Parmi les pierres et les racines tordues
Mes pas s'éparpillaient au vent comme une neige.

Très loin, pareils aux éclairs, passaient les trains
Remplis des souvenirs d'une vie joyeuse, citadine.
Mais il y avait des gens, fantômes, autour de moi
Parlant doucement, inquiets, de murs à élever et de futures
récoltes.

C'est ici, dans cette argile, parmi ces ombres
Que le monde de demain se prépare. C'est ici
Parmi ces hommes soucieux, qu'une vie neuve
Croît comme le voyage dans le tronc de l'arbre dont on fera
une barque.

Et je me tiens près d'eux, encore gauche, encore triste
Comme à l'époque de ma jeunesse quand j'étais étranger

Car j'appartenais à un temps de l'avenir. Mais, maintenant
Je veux me mêler à cette foule. Je partage sa vie.

Ne sont-ce pas toutes les notes de la gamme dans une seule corde
de violon?
De même, dans le cœur d'un seul homme tous les hommes, tous
les pays se touchent.
Je me sens accueilli avec amour. Et je suis au milieu de cette
foule
Comme un appel faible, heureux, dans un vaste coquillage.

J'ETAIS DES VOTRES

C'est vers vous, hommes de l'avenir
Que va ma pensée.
Et je veux que vous vous exclamiez
« Il était des nôtres », quand vous lirez mes poèmes.

Des terrasses claires. Un travail joyeux
Fait pour le bien de tous. Et un amour immense
Comme un fleuve qui mène vers la mer toutes les rivières
Pour réunir les hommes et les peuples sous un même soleil.

Tout est à vous maintenant. Et les vallées et les monts
Parmi lesquels les saisons distribuent leurs forces,
Et l'océan majestueux. Et les aubes. Et les couchants,
Dont seuls quelques-uns pouvaient dire auparavant : « Vous êtes
si beaux ».

Se souvient-on encore parmi vous des hommes de mon temps
Qui donnaient leurs yeux, leurs poumons pour un repas et un lit
pauvres?
Leur vue s'en allait avec la fumée par les hautes cheminées des
usines
Leur souffle, leur jeunesse se transmuait en lumières et en
cristaux éclatants.

O! Ils étaient tous loin, tristes, dans les ténèbres
Ils ne prenaient point part aux joies qu'ils avaient créées.

Leur souffrance, leur agonie obscure, pareille aux huîtres
Dont on nourrit la mort pour en extraire des perles.

« Ces avenues somptueuses! Ces jardins comme des coupes
Où le champagne le plus fin des confidences, mousse.
Et les vitrines si attrayantes comme de vastes timbres-poste
Où tous les climats, toutes les vacances se rencontrent,

N'ont-elles gardé nulle empreinte de ces mains âpres,
Douloureuses, des hommes qui n'ont droit à rien? »
Je disais souvent ces paroles. Mais j'étais pareil à l'étranger
Qui parle au milieu d'une foule, une langue inconnue.

Car j'étais des vôtres, hommes de l'avenir
Et c'est vers vous qu'allait ma pensée
Comme vers l'océan de la soif future
Les chevaux blancs des sources et leurs crinières d'écumes.

LES FOULES DE L'AVENIR

Ah! Qu'il m'est doux de pouvoir parler à cette foule
Accueillante, de l'avenir. Qu'il m'est doux
De faire le don de ma pensée. Aujourd'hui
Je ne trouverais plus aucune joie à réunir des mots étranges,

Et même les images les plus surprenantes, je m'en souviens
quelques-unes, mais à quoi bon?
Et l'orgueil et le mépris des autres quand on vous disait :
« Expliquez-moi votre poème »,
Et la réponse qui venait hautaine : « La poésie n'est pas pour
tous ».

Je m'étais moi aussi laissé prendre à ces pièges .
J'ai chanté
Les aubes, les après-midis, les printemps,
Et les travaux des cités modernes,
Et j'ai parlé du soir qui s'en allait
De plus en plus blanc, dans les ténèbres, comme une mouette.

Et j'ai écrit des poèmes pour évoquer des pays lointains,
Et j'ai dit la solitude et l'étranger qui erre de toutes parts,
J'ai eu parfois des couleurs tristes pour décrire les jardins
pauvres de la ville
Où j'ai passé ma jeunesse. Et je me sentais malheureux,
incompris.

Mais quelle joie aujourd'hui de pouvoir dire
Non pas ce que je sens, mais ce que sentent des milliers et des
milliers d'hommes.
Quelle joie de pouvoir partager les aspirations d'une foule
généreuse,
De parler librement d'un avenir et d'un espoir communs.

Ai-je perdu mon temps? Cette heure
Devait venir même si elle était en dehors de ma vie.
Elle était en moi comme une dent invisible dans la gencive
Ou comme la parole qui attend d'être délivrée dans la bouche
d'un muet.

Oui, j'ai connu bien des tristesses. Dans les rues
Le soleil se mourait comme une fleur, sans terre,
Et du haut des vieux immeubles, je me penchais
Vers les noires cours intérieures d'où montait une odeur de mort.

Et je n'étais pas seul. J'avais auprès de moi
Cette présence bienveillante, cette compagne douce
« Pourquoi — me disait-elle — y a-t-il des hôpitaux
Et des maisons de santé? Tout hôpital devrait être une maison
de santé. »

En est-il ainsi chez vous, maintenant, hommes
D'un temps qui ne fut pas mien? En est-il ainsi
Que je l'ai espéré? Avez-vous des salles claires? Et des loisirs?
Et connaissez-vous les villes riantes, ensoleillées de la bonté?

« Non, ne perdons pas l'espoir, amie, épouse chère,

Il vient une ère nouvelle ». Et nous parlions tous deux
De vous, hommes libres. Nous parlions
Des terres fécondes de l'avenir. Et des poètes qui appartiendront
aux foules.

« JE » SONT TOUS LES AUTRES

Je suis là, mais ma pensée est ailleurs. J'attends
Devant cette porte cadenassée, mais c'est un autre qui se tient là
à ma place.

Loin, très loin, les chalands amarrés, les navires prêts à partir,
Et cette armoire quelque part où le linge a une odeur de coings
et d'automne.

Il fait bon, oui, il fait bon rester ainsi aux fenêtres
Et voir le jour qui monte comme une plante neuve de la terre.
Il y a les oiseaux qui essaient le vol comme une forme plus pure.
Et cette course joyeuse de l'homme qui s'avance vers son destin.

O! Ne me demandez pas : A quoi bon tout cela?
Il y a encore des terrains vastes, il y a encore des maisons à
bâtir,
Et des hommes qui n'ont jamais mangé à leur faim
Et la vie et le soleil qu'on soupçonne parmi eux.

Ce sont des paroles simples à la portée de tout le monde,
Pas même la peine de les chercher dans un dictionnaire :
Le droit au repos; le droit au travail. Se promener
Dans un beau parc lumineux. Ouvrir une terrasse au grand air,
un poème.

Faut-il briser le cœur de l'homme comme la surface
D'une rivière glacée pour trouver une onde claire?

Je dis cela ou autre chose. J'attends
Devant cette porte, mais c'est un autre qui attend là à ma place.

Mes mains, êtes-vous là Et vous, mes genoux? Et vous mes yeux?
Quel est ce pays que vous voyez? Et ces visages que les mots
isolent comme des grilles?

« Non, Monsieur, les visites ne sont admises que le dimanche de
deux à quatre heures. »

— « Ma femme a été opérée ce matin. Je veux la voir. »

Serrer les dents amie, épouse chère! Non, je n'ai pas le droit
De dire cete douleur à moi, à nous tous deux.

Il y a d'autres douleurs plus grandes : ces prisons où meurent
Des hommes jeunes. Mais je sens les doigts du chirurgien qui
fouillent tes intestins.

Dimanche! que veut dire cela : Dimanche? Et quel jour
Sommes-nous au juste? Et ces routes qui passent par ma tête
Comme des herbes emmêlés sous le vent, où mènent-elles?
Et la pensée? Qu'en faites-vous? Elle est là à la porte de l'hôpital.
Elle se moque de vos dimanches.

Je te vois, merveilleuse, résignée entre ces lits semblables.
Et les malades aussi : les plus pures, les plus pauvres.
« Courage », me disais-tu. Et la rue était là à la sortie
Comme une meule pour broyer dans la foule mon image.

Est-il un monde meilleur quelque part? Et un peuple jeune
Qui s'avance en chantant, sans armes, avec des instruments de
travail, vers un autre peuple?

« Non, pas de guerre, disent-ils. Nous sommes venus
Pour construire ensemble des ponts et des ateliers clairs et des
maisons de repos. »

A tout cela je pense aussi. Et je suis partout en même temps
Comme une nouvelle heureuse. Et toute chose m'est chère
Car ce n'est pas moi qui marche et qui pense dans ces rues,
C'est toi aussi. Et puis des milliers et des milliers d'hommes
comme nous.

LES FORETS VIVANTES

Hommes de l'avenir. Tout ce que je dis dans ce livre sera-t-il un
jour

Comme ces légendes que l'on écoute sans y croire?

C'était pourtant l'époque où j'ai vécu,

La gloire était pour quelques-uns seulement : et ils parlaient de
surproduction et de chômage et de statistiques,

Qu'ils faisaient fabriquer à leur gré en se moquant des chiffres

Comme des hommes. Et ces sentences de mort et de faim

Ces diagrammes, ces graphiques, ces index numbers

Ils les faisaient établir par des pauvres qui signaient ainsi leur
propre arrêt de misère.

Comment auraient-ils pu, ceux de mon temps, penser à vous
hommes de l'avenir?

Dénués de tout : agenouillés devant des gardiens implacables

Comment auraient-ils pu penser encore? Et pourtant s'ils avaient
regardé dans les champs

Ils auraient vu qu'il n'y a jamais trop de fleurs, si belles dans
leur simplicité.

Et les abeilles? S'il y a trop de miel en sont-elles malheureuses?

Et les rossignols : s'ils chantent trop en résulte-t-il du chômage?

Vous ne saurez rien de tout cela, hommes de l'avenir

Vous pourrez voir, entendre, penser en toute liberté.

C'est ainsi que le soir je m'éloignais des habitants de la ville,
Qu'auraient-ils pu me faire, leur orgueil, leurs disputes?

« Cet honneur, cette place sont à moi. » — disaient-ils. — Je sais.

Mais dans les champs

Un espoir, comme une herbe fraîche, après la pluie, reprenait vie.

La forêt n'était pas loin. On pouvait l'apercevoir

Comme une mer bienheureuse, aux arbres pareils à des navires,

Entourés de l'écume des nuages. Ils se tenaient là immobiles, ces
arbres, et cependant

Ils voyageaient à travers les saisons et les orages innombrables.

Une vie âpre était en eux : délivrés des sens

Qui ne sont qu'une conséquence de la marche : vue, odorat, ouïe,

Non, les arbres avaient mieux que cela : ils étaient mêlés à
l'argile

Et au ciel : comme un sens plus vaste comprenant tous les sens.

C'est là près de ces arbres que je voyais venir

Vers moi un autre forêt : celle des foules heureuses de l'avenir,

Quand ce temps sombre aura disparu. Et tous les hommes

Et leurs pensées, leurs joies, seront comme des vases
communicants.

L'HEURE DE L'ESPRIT

Notre attente a-t-elle donc été vaine? Ah, certes
Nous eumes peur tous les deux. Nous regardions
Comme du bord d'un précipice ces grandes foules
S'avançant comme des orages vers nous. Mais tout près,

Sous nos yeux mêmes une vie nouvelle naissait.
Non, ce n'était plus ailleurs dans des pays dont on ne parle
Qu'en rêve. Mais là tout près. Une vie nouvelle,
Comme une parole d'amour, sur nos bouches, prenait forme.

Serons-nous bientôt délivrés de nos cinq sens
Comme une main retirée des cinq doigts d'un gant?
Non. Ni le toucher, ni la vue, ni l'ouïe. Au delà de tout cela
Comme la musique qui n'est ni l'instrument, ni la main qui
touche celui-ci.

Plus de jours pénibles dorénavant. Plus de travaux
Faits dans la détresse. Tout homme
Accomplira joyeusement sa tâche. Et le soir
Il rentrera, comme un soleil calme, dans l'ombre de son sommeil.

Qu'il ne reste donc nulle trace de ces siècles
D'amertume, d'épouvante. Non qu'il ne reste
Nulle trace de ces anges déchus. Ni les musées
Où la beauté cédait la place à la cruauté, à l'injustice,

Ni les livres pareils à ces nuits étouffantes
Quand nulle voix, nul éclair ne transfigurent le monde.
Ni les manuels d'étiquette; le smocking à quatre heures,
Et pour les diners, les décorations, les visages sonores.

Et les salles des fêtes et les restaurants comme des plages
Vastes, ensoleillées. Et les stations alpines
Et les vitrines des bijoutiers semblables aux cartes
Des agences de voyages... Mais l'homme, l'homme

Meurtri, affamé, les chairs déchirées par les chaînes
Et mille angoisses autour comme des faces aveugles
Ah, qu'il ne reste donc nulle trace de ces siècles,
Et de ces mots sans ciels comme des vitres noires.

Une fois encore l'esprit des hommes
Triomphera lumineux sur la terre. Une fois encore
L'homme comme un dieu bienfaisant s'avancera parmi les
hommes et les choses
Et partout régnera l'amour, la poésie

Le chanteur, l'artisan, l'homme qui sait guérir
Et celui qui connaît le secret des racines
Et l'homme de science et le découvreur de fontaines
Et celui qui apporte un remède nouveau, une parole fraîche,

Tous, tous seront à l'honneur. D'une voix amicale
Automne et été annonceront leurs fruits.
Et l'hiver, le printemps de vastes réjouissances
Brilleront parmi les feux des neiges, ou des herbes.

Non. Elle n'a pas été vaine notre attente. Une foule
Accueillante, libre, s'avance vers nous. Et tout s'accomplit
Dans la joie. Et cette certitude d'une humanité noble
Remplit de chants, comme un coquillage, la voix du poète.

*Lignes
de vie
et de mort*

J'AI ETE TOUT CELA

Oui, j'ai été tout cela : et l'homme jeune
Sous les paroles duquel le blé pousse; et l'inventeur,
Et le poète, et le mendiant. Mais vous tous
Etes-vous les amis que j'attendais? Et vos yeux
Réapparaissent-ils comme ces coquillages lumineux lorsque la
mer se retire?

Je ne vois que vos pas. Je ne vois vos visages,
Ni vos membres trop maigres pour ces manches de ténèbres
Ces traces dans le sable, cette vie abandonnée
Comme la peau d'un serpent, au delà de vos personnes.

Mais suis-je seul vraiment? L'île de toutes parts entourée d'eau
N'est-elle par en dessous reliée à la terre?
Ces liens invisibles qui me rattachent à vous
Même si l'air ne retient plus l'empreinte de vos visages,

Est-ce une glace embuée? Ou n'êtes-vous que mon souffle
Comme la forme du verre n'est que le souffle du verrier?
C'est un pays étrange dont j'ignore les coutumes,
Les plantes ont l'air d'oiseaux prêts à s'envoler.

O! Je n'ai pas le temps — finirai-je au moins ce poème,
Ou bien tout à l'heure je serai comme vous
Ce nuage qui fond et doute de lui-même
Ma voix qui m'abandonne avant d'avoir dit tout.

Mais il y a quelque part encore une douce aube
D'avril, et des villes plus bleues dans le marbre,
Et ces laitières venues des villages avec leurs robes
Claires, qui ont un arôme de printemps et d'arbres.

Me souvenir encor. Laisser encor ces larmes
De tendresse, couvrir de leurs voiles mes yeux,
Si je ne puis vous voir ne sont-ce pas les larmes
Vos visages, en moi, qui montent à mes yeux?

On vous reconnaîtra dans cette nuit limpide
Comme l'ombre des cerfs évanouis dans l'air,
Et telles des racines avançant dans le vide
Les mots ne trouveront aucun de leur sens d'hier.

Vous — ombres. Et moi aussi — une ombre. Quelle chasse
Etrange, quels rochers, quelle limite enfin,
Notre lèvres saura encor le mot de passe
Qui nous ouvre ce monde, commencement ou fin?

Oui, je fus tout cela. Et vous aussi vous fûtes
Tout cela. Sommes-nous des morts ou des vivants?
Et telle une chanson sur les trous d'une flûte
Ma main trouve une porte et l'ouvre doucement.

L'HEUREUX AUTREFOIS

Comment me reconnaitrez-vous? Tous ces miroirs les paumes
aux cieux,
Le reste de ces blancheurs de femmes sur les plages,
Vos faces vers le Nord et vos regards silencieux,
Passant bien au delà de moi, au delà de tout comme les regards
des aveugles.

Nous connûmes des jours heureux, je puis le dire :
Les paysannes apportaient au marché l'aube claire des
campagnes
Dans des pots de terre cuite. Et sur les marches du rire
Nos pas montaient joyeux vers la cité crépusculaire.

Au loin reposait la mer comme un chien à la langue pendante
Les monts dans un essaim vaporeux aux sereins présages,
Tout ce que le sommeil d'une peau fine gante
Et cette distribution des heures sur une juste balance.

Ah! Ces douces séparations et puis ces rencontres
Les chemins nous faisant signe aux alentours des villes,
Nous étions libres de partir oh! mes amis, et nôtre
Était le sang qui gonflait les signaux des gares.

Jouet de cette bouche de neige. Désertées les allées.
Vidé le vin de Septembre de ce désir de soleil,

Et le rêve au fond de notre âge comme une clé
Qui n'ouvrira plus les minuscules cadenas des groseilles.

Il y a encore autre chose au monde? Ah! je sais les haines
Et les guerres et les visages sulfatés comme des vignes
Stériles. Et nul ici ou là pour sentir l'haleine
Douce des framboises qui fleurissent dans ce poème

Est-ce d'un œil, d'une main que toutes ces feuilles tombent?
Ces peuples qui s'enchevêtrent et que la tempête va mener au
large?
Que vos âmes, oh! mes amis, soient les pelletées de cette tombe.
Et mes paroles — ces fenêtres qu'ouvriront les orages.

AU FOND DE MES YEUX

Voici ma voix encore à travers le grillage
De mes os, de ma chair comme une flamme prévue
Qui bientôt s'en ira telle une colombe sauvage,
Elle est déjà si loin qu'on doute de l'avoir vue;

C'était pourtant ma voix qui battait dans vos mains
Comme une veine trop pleine du sang d'une parole.
Navires, ces nuages gonflant le cœur du pain,
Ces neiges, ces hivers qui vers d'autres terres volent.

Très loin un jardin citadin avec des allées
Claires, et le sable sur lequel marchaient
Ces petits employés suaves parmi les plantes gaies
Un si aimable sourire, sur leurs lèvres, comme un archet.

Quelques vieux murs; une cour pleine de fantômes.
Le printemps a de la peine à s'y faire une place.
Une joie si calme, si pauvre. Et tout est comme
Si cela se passait non pas ici, mais ailleurs; sans traces.

Chacun peut apercevoir le ciel comme une gravure
Avec une plage très bleue et des excursionnistes,
A l'étage une jeune fille fait des gammes au piano. Et des figures
Modestes, touchant à peine l'air comme une chanson triste.

Que pouvais-je encore voir? Des champs
Sans fin où le blé incline une tête blonde
Ces routes qui s'éveillent dans ma voix où le chant
Tombé comme un caillou, fait des cercles, des ondes.

Comment saurez-vous que ce fut moi et non pas toutes ces
autres
Choses qui ont parlé par ma bouche quand je vous dis adieu?
Voici ces aspects humbles, ces souffrances : les nôtres;
Une fleur arrachée : mon regard. Vous seuls au fond de mes
yeux.

SANS CONNAISSANCE

Si de plus haut, puisque le vent est sans parures
On reconnaît les villes avec leur odeur d'hommes,
Ces voix couvertes d'eaux plus tristes, ces figures
Qui prennent part à nos souffrances, là où nous sommes,

Est-ce janvier? Est-ce juin? Tout cela est loin. Le passé
Ne peut plus rien. Qui me dira que signifient
Ces mots? Peut-on encore se souvenir? A ces
Figures transparentes il faut que l'on se fie.

Ne dirait-on pas des montagnes? Ou des centaures
Si calmes, si bienveillants se laissant caresser.
S'ils semblent lourds, ils planent si légers dans l'aurore,
Heureux et bleus et très bons. C'est ainsi qu'ils naissaient.

On peut passer à travers eux sans qu'on s'en doute.
Sont-ils faits d'espace? Mais tant leur unité est parfaite,
Que rien ne les rompt. Dans la chambre ou sous la voûte
Céleste, sans bruit autour de nous. Comme à cette

Heure entre la nuit et le jour quand les restes des neiges
Sont tous ces os que les morts ont perdu; ou ces graines
D'où les regards feront pousser d'autres yeux. Mais n'ai-je
Plus mes yeux? A quoi bon? Et ces routes qui ne mènent

Nulle part, pourquoi les a-t-on tracées? A quatre
Heures, j'aurais pris un thé j'aurais pensé à demain,
Mais il n'y a plus ni heures ni demain. Pour battre
Le cœur n'a plus de raison. Plus de lignes dans mes mains.

C'est une soirée douce avec une pluie mince
Et des noms très rares — jonchaies — dans la mémoire.
C'est un autre à ma place qui se rappelle. Prince?
Ouvrier? Et ces oranges pures dans une gare,

En hiver, et plus pure la voix qui les annonce.
Derrière il y a l'usine électrique, les lieux vagues,
Les rues étroites, les bureaux, les casernes. On se
Hâte. Vers quelle nuit roulent ces humaines vagues?

Nous approchons de la mer, des lumineux rivages
D'où chacun peut voir le lever des soleils, des îles.
Toutes ces voix d'enfants arrêtant les naufrages
Le vent les fait venir avec d'autres parfums, des villes.

Que faire encore? Autour une nouvelle tristesse
Comme une écriture inconnue, tout à coup sur une page.
On joue à colin-maillard : « Ferme les yeux. Qui est-ce?
Devine. » Et c'est la mort qui couvre ton visage.

ICI OU AILLEURS

Il arrive parfois, seul, triste, un étranger.
Il s'arrête et l'on écoute ses récits doux,
Pleins d'herbes. Il demande : « Vous ai-je dérangés? »
Il voudrait repartir, mais il ne sait plus où.

Dans ses oreilles bruit la mer — des coquillages?
Son front, ses yeux trop grands pour ce bas horizon,
Une raison encor de partir. Ses voyages
Sont là devant lui pleins d'océans, de monts.

On laisse ainsi tout doucement le soir descendre
Qui mélange les figures, les mains, les voix,
Devenus presque esprits... L'âme pourra comprendre
Mieux — tel le toucher des aveugles — cette fois.

LE REGARD QUI S'EFFACE

Même seul dénué de voix et de visage,
J'effleure loin de vous, vos traits vos souvenirs,
Sans vie, je suis semblable au coquillage
Où le doux bruit des mers est proche de mourir.

Je me répands parfois tel un cri dans l'espace
Ces vagues, ces oiseaux comme un reflet du vent
L'agrafe qui maintient toutes ces brumes lasses
Et où l'aube s'attarde — un secret battement.

Je vois ces arbres vieux ces figures si claires
Tout au fond du matin — caresses — n'en sont-ils
Que des souffles? Jadis au-dessus de la terre
Cette couleur brillait — larme — parmi mes cils.

Les routes, il vaut mieux par là qu'on les oublie,
Si nous fumes ailleurs tous les ciels ont changé,
Que ce soit dans la mort, que ce soit dans la vie,
On croit que l'on revient mais l'on est étranger.

Les heures, les parfums, dans les fleurs, dans les montres
En décembre sont-ils les mêmes qu'en juillet?
Dans ce sommeil où nos deux formes se rencontrent
Mots qui touchent plus purs les lèvres du muet.

Il reste tout autour ces rêves pris aux pièges.
Ces objets qui oublient doucement nos contours.

Sans traces; ces fumées dissoutes; et ces neiges.
On n'en saura plus rien quand il fera grand jour.

Une étoile tout près et très loin une étoile,
Et cet appel plus fort et moins fort quelque part,
Comment se rappeler? D'abord clairs, puis pâles,
Nul souvenir de cet immatériel départ.

Fumes-nous entourés d'arbres ou de nuages?
Notre main les touchait mais étaient-ils vivants?
Le monde fut plus près de nous que nos visages
De nous-mêmes ainsi nous fumes plus distants.

MEME SI L'ON M'ÉVEILLE

Que sais-je donc de vous, de vos pleurs, de vos danses?
Comme si je pouvais, vous voir encore mieux
Si mes yeux ne sont plus pour tracer les distances
Pourquoi vous tenez-vous si proches de mes yeux?

Que l'hiver dans la plus grande blancheur se montre,
Nul ne sait si la neige a jamais eu un poids,
Ce blanc vol froid d'écume est semblable à la montre :
Il n'y reste du temps nul signe d'autrefois.

Venez plus loin : la mer fait scintiller ses armes.
Je vous vois mais ne peux plus mélanger nos sorts,
Le vent m'apporte un peu de vos voix, de vos larmes,
Ces barques qui jamais ne retrouvent le port.

Dans cet âge nouveau comme dans l'autre âge
L'un à l'autre serrés sur la jetée, mais
Étrangers, inconnus, l'un à l'autre, visages
Dont la neige et le vent font dissoudre les traits.

Dois-je rouvrir les yeux? En ouvrant la fenêtre
Et en laissant le ciel inonder les miroirs
En sont-ils plus profonds? Non pas. Parmi ces êtres
Silencieux, accueillants comme de vastes miroirs.

Attendre que le chant revienne à l'oreille
Que redonne, le jour, à ce rêve un contour
Méconnaissable et seul, même si l'on m'éveille
Je suis un autre. Nul ne vient à mon secours.

LIGNES DE VIE ET DE MORT

Ta main disparaissait mais il restait les lignes
De ta main dans les airs, qu'on pouvait encor voir
Je les regardais sans faire le moindre signe,
Un geste les aurait dissoutes dans le soir.

S'arrêteront-elles dans mes yeux, merveilleuses
Ou vont-elles ainsi rencontrer un destin?
Quand on a regardé la trace lumineuse
Du soleil, ces blancheurs que l'œil fermé n'éteint,

Ou ces mousses : oiseaux ou cendres d'un naufrage;
Ces croissances qui vont vers les plantes; ou ces
Rires, ou ces larmes, séparés d'un visage
Ce bruit doux, quelque part, d'herbes qui vont pousser.

Il ne restera donc, comme dans une glace
Nulle empreinte de ces images qui ont fuit.
Un peu d'écume pour reconnaître la place,
Même pas, de ce qui fut jour limpide ou nuit.

Ce pas que l'on entend fut-il une fois nôtre?
J'aurais voulu partir : il n'y avait plus de moi,
Ce désir de partir est resté seul. Un autre
Subira ce désir et partira pour moi.

Deviendront-elles des mots, en touchant les lèvres
Ces lignes de tes mains? Seront-elles encor
Pour calmer ces tempes, ces joues en fièvres,
Ces oiseaux séparés de leurs vols, de leurs corps?

J'AI ETE PARMi VOUS MAIS PEUT-ETRE EN DORMANT

J'ai été vivant comme vous, mes amis, et dans les jardins
Tristes, provinciaux, j'ai fait de longues confidences
Et j'ai été aussi l'errant qui désire un toit familier
Et qui n'a pour vêtements que la lumière et la pluie.

O! Etre votre compagnon, vous reconnaître
Une fois encore. Ma vue pleine des choses de ce monde
Comme une eau très poissonneuse. Et ce regard du mourant
Bu par le visage, comme une rivière qui sèche.

De ce promontoire on aperçoit la mer,
Comme une fenêtre éclairée doucement
Derrière laquelle, très tard, dans une nuit d'hiver
Le poète cherche une aurore nouvelle parmi ses manuscrits.

Mais cette transfusion lente vers l'immobilité, vers la mort
Ces vases communicants — la vie et la mort — dont je prends
conscience,
Cette source qui est en nous dès notre naissance
Et qui ne jaillit qu'au moment même de notre mort,

Nous fera-t-elle enfin tout savoir? Ces couleurs,
Et ce grand jour, sans aube, dont on s'approche.
Le visage est ici mais son contour est ailleurs
On peut s'en éloigner, on reste toujours proche.

Tout cela appartient à un autre temps, o! mes amis!
Et cette porte où l'on frappe. Et quand on l'ouvre
Il n'apparaît personne. O! Comme j'aurais voulu
Reconnaître celui qui était là sur le seuil,
Sans figure et sans voix. Car j'étais vivant comme vous.

Mais aujourd'hui je suis celui-là même
Que vos yeux cherchent en vain,
Dans les ténèbres, par les portes béantes.
Entouré de grandes eaux comme des chiens invisibles
Dont on entend tout près le souffle qui halète.

LA POÉSIE COMMUNE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 5 AVRIL 1936
SUR LES PRESSES G.L.M. 6 RUE HUYGHENS
A ÉTÉ TIRÉ A 225 EXEMPLAIRES SOIT
25 SUR NORMANDY VELLUM NUMÉROTÉS
DE 1 A 25 200 SUR VÉLIN NUMÉROTÉS DE
26 A 225

IL A ÉTÉ TIRÉ EN PLUS QUELQUES EXEM
PLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS H. C.

EXEMPLAIRE NUMÉRO

214

COPYRIGHT BY ÉDITIONS G. L. M. 1936
TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

G. L. M.

6 · RUE HUYGHENS · PARIS · 14

PAUL ELUARD

f a c i l e

12 photographies de

M A N R A Y

30 f

ANDRÉ BRETON

au lavoir noir

avec une fenêtre de Marcel

Duchamp 65f

GUY LÉVIS - MANO

jean et jean

12 f

M A N R A Y

revolving doors

10 planches 200f

THERÈSE AUBRAY

derrière la nuit

12f

RENE LAPORTE

la journée du

h u i t m a r s

3 f